

Les univers sensoriels de l'architecture contemporaine

Présentation

Si l'on en réfère à notre expérience immédiate, à partir de notre vécu corporel, on observe que l'architecture, sans doute plus que d'autres formes d'art, engage et assemble un très grand nombre de dimensions sensorielles. La lumière et l'ombre, les transparences et les profondeurs, les phénomènes colorés, le jeu des matières et des textures, la présence de volumes parfois plein, parfois vides, le jeu des dimensions, les relations d'échelles, le dialogue avec la taille de notre corps, les jeux d'ouverture et de fermeture, de compression spatiale, la relation entre l'horizon et le proche sont autant d'éléments qui participent de manière simultanés à la découverte et à l'appréciation d'un lieu.

Et pourtant depuis le 18^{ème} siècle, l'architecture a été de manière prédominante enseignée, théorisée, pratiquée et critiquée comme une forme d'art du regard, donnant toute son importance, "au jeu plus ou moins saillant des volumes sous la lumière".

L'Occident et l'hégémonie du visuel

Dans un essai intitulé *The Eyes of the skin, architecture and the senses*, publié en 2005, l'architecte et enseignant finlandais Juhani Pallasmaa analyse l'influence déterminante du visuel sur la culture occidentale. Cette influence est ancienne puisque déjà le philosophe grec Heraclitus constatait au V^{ème} siècle avant notre ère que "les yeux sont de plus fidèles outils que les oreilles pour témoigner de la réalité."

Juhani Pallasmaa détaille comment la manière dont la vision a infiltré les habitudes de perception, de pensée et d'action de la civilisation occidentale, constituant petit à petit un « paradigme occulocentré », c'est-à-dire une interprétation de la connaissance, de la vérité, de la réalité dominée par la vision.

Mais surtout, et c'est ce qui va nous intéresser plus particulièrement ici, il met en évidence comment cette position dominante de la vision a progressivement entraîné un désintérêt des autres sens et du corps dans son ensemble, entraînant une perte d'acuité à toutes les richesses sensorielles de notre condition corporelle.

Sous l'impulsion d'une habileté technique puissamment engagée dans les technologies de la transmission du visible, cet investissement dans le royaume du visuel a produit des excès que l'on retrouve aujourd'hui dans les domaines suivants :

- La tyrannie du look et de son bras armé : l'image publicitaire,
- La culture du spectacle et une certaine idée du tourisme et de la consommation des lieux,
- Un emballement esthétique à partir de canons purement visuels,
- Le sentiment d'inquiétude face au non visible : lequel a donné naissance à des technologies de surveillance. L'invention par Bentham du Panoptique au XVIII^{ème} siècle (édition de l'ouvrage en 1780) apparaît comme le point d'origine des technologies de surveillance que l'on connaît aujourd'hui avec les écrans et caméras qui constituent deux outils apparaissant comme séparés mais évidemment reliés par toute l'ingénierie du visible.
- et pour finir, point majeur de cette importance du royaume du visible aujourd'hui, la culture de la consommation télévisuelle, informatique, numérique, tout ce qui passe aujourd'hui par les écrans, petits et grands. (soit 3 h 30 quotidiennes en moyennes pour la population française et environ 7 heures par jour devant des écrans - tous médias confondus, télé, ordinateurs pour le travail, consultation internet, jeux vidéo, téléphonie, pour les adolescents américains).

Parce qu'elle engage moins notre corps que d'autres sens, la vision fabrique de l'isolation sensorielle et du détachement.

Dans la production architecturale, Juhani Pallasmaa identifie deux dérives spécifiques de cet emballement excessif dans le visible : le narcissisme de l'objet et le nihilisme lié à la désillusion de l'usage et de l'expérience réelle.

Mais une telle hypertrophie de l'univers visuel, et la négligence vis-à-vis d'autres approches du monde, amoindrit aussi nos capacités de compassion, d'empathie et de participation au monde.

Toutefois, comme antidote à cette réduction de réel et aux risques d'aliénation que porte une telle attitude, ce petit ouvrage propose de revisiter les œuvres architecturales à partir des modalités sensorielles spécifiques qu'elles déploient pour découvrir à côté d'une architecture du regard, des architectures du contact, de l'oreille, de l'odeur et du corps.

Pour aborder l'actualité sensorielle et perceptive de l'architecture contemporaine, commençons par analyser les univers respectifs de deux bâtiments réferents de la période moderne. Comparons la villa Savoye de Le Corbusier et la villa Mairea d'Alvar Aalto.

- Le Corbusier dans sa première période (1920-1940), celle des "5 points de l'architecture" et de la "promenade architecturale" valorise très clairement la vision dans la conception et l'appréciation de ces projets.

La définition qu'il donne de l'architecture comme "le jeu savant correct et magnifique des volumes sous la lumière" en est la revendication explicite. Dans la villa Savoye, (1931), la découverte architecturale est basée sur la promenade, sur une déambulation qui met en jeu les sens de la proprioception, les muscles, mais dans l'objectif principal de mettre en scène l'environnement à la manière d'un kaléidoscope. Il propose des dispositifs spatiaux épurés, des machines visuelles qui magnifient, par des successions de cadrages et de recadrages, le regard vers l'extérieur en le détachant en chemin de la réalité concrète de l'environnement.

- A quelques années de là, l'architecture qu'Alvar Aalto met en œuvre à la villa Mairea (1938) n'est pas emprunte de cet idéalisme cartésien assez désincarné.

Elle se découvre comme une suite d'agglomérations sensorielles. De multiples textures, des détails, des matières peu transformées, des formes parfois volontairement irrégulières sont assemblées avec une attention particulière aux points de contact corps/bâtiment (mobilier, poignées de porte, mains courantes, etc).

Ces éléments donnent aux constructions d'Alvar Aalto une sorte d'évidence accueillante, sans doute par sa prise en compte du caractère charnel de l'homme et de toutes les capacités de sensation et de perception qui en émerge.

Les rivages sensoriels du contemporain

Poursuivons donc maintenant notre visite en découvrant quelques réalisations architecturales contemporaines afin d'en interroger les palettes sensorielles.

Dans la réception de lieux comme dans l'appréciation architecturale, les 5 sens habituels sont évidemment agissants. L'activité de proprioception (récepteurs musculaires, articulaires et cutanés) ainsi que l'ensemble des capteurs vestibulaires jouent aussi un rôle important dans les activités de repérage et de déplacement mobilisées par la découverte de l'architecture. Mais il nous semble aussi que d'autres parties du corps, d'autres systèmes, d'autres canaux sensoriels sont agissant dans l'appréciation de la réalité extérieure.

Toute création architecturale façonne les lieux. Toute architecture fabrique des conditions environnementales expérimentales dont la richesse permet d'interroger de manière prospective les multiples dimensions de notre relation aux lieux.

Bien avant l'appréciation esthétique, avant l'énoncé d'un jugement, avant la dynamique de l'activité de perception, l'étage sensoriel représente, nous semble-t-il, un premier niveau de contact avec le monde extérieur, dans son appréciation la plus concrète, la plus physique, la plus anatomique.

Que cela soit lors de promenade dans la nature, à la rencontre de paysages urbains ou lors de visites architecturales, nous sommes irrémédiablement immergés, de tous côtés, de toutes parts, en tous sens.

En effet, on ne met pas le petit doigt dans le monde comme on le ferait avec l'eau froide avant de se baigner. La présence des lieux émerge globalement, et nous allons suivre l'intuition selon laquelle cette présence si évidente, si immédiate, si intense, pourrait nous atteindre à partir d'interfaces sensorielles encore plus larges, plus profondément ancrées dans nos corps de manière encore inconsciente et énigmatique.

Partons pour cela à la rencontre d'œuvres architecturales qui fonctionnent comme des révélateurs, qui perturbent nos habitudes, et donnent à nos corps la sensibilité de sismographes pour rendre perceptibles ces qualités du réel que nous ne sentirions peut-être pas autrement.

Essayons de mettre en avant d'autres émergences, d'autres sensations qui nous atteignent, assez floues, mais de manières tenaces et reproductibles

sans que nous sachions très bien comment elles sont perçues par notre organisme.

Observons les palettes sensorielles proposées par ces architectures et tentons ainsi d'élargir le cadre, les mesures, les appréciations de nos capacités à sentir puis à évaluer les lieux qui nous entourent.

1- Un sens de la concrétude

Certaines œuvres architecturales contemporaines proposent une expérience inégalée de la dimension concrète du monde. Par la présence des matières qui les constituent, par leur « physicalité » elle révèle un sens de la concrétudeⁱ. L'architecture Suisse met fréquemment en évidence cette sensibilité. Dans bon nombre de ces projets, Peter Zumthor en fait de saisissantes présentations. A travers la texture et la sécheresse des bois, par le grain et la densité sourde des bétons, par les qualités de transparences des verres mais aussi leurs réalités physiques intrinsèques, par les relation entre sites et matériaux, il éveille l'appartenance terrestre de la pierre, du bois, du béton, du fer ou du verre dont la présence émerge, forte, étrange et intensément proche.

Ces bâtiments sont emprunts d'une vibration particulière, d'une atmosphère dont il détaille d'ailleurs les conditions de fabrication et de réception dans deux ouvragesⁱⁱ.

On rencontre aussi cette même attention dans les œuvres de l'architecte portugais Edouardo Souto des Moura.

2 – Une sensation atmosphérique,

Une autre expérience architecturale remarquable émerge des bâtiments de l'agence japonaise SANAA. Ils proposent une ambiance blanche, désaturée, éthérée. Ils refusent de définir une intériorité architecturale trop stricte et font disparaître le marquage matériel des limites dans une opalescence diffuse. Ils créent ainsi des situations toute en fluidité et mettent le visiteur dans un sentiment de flottement atmosphérique. La structure mince, effacée, conjuguée à une combinatoire fluide dans l'agencement et la distribution des espaces fait disparaître le poids du bâtiment pour esquisser un territoire comme non soumis à la gravité. Au Learning Center de L'EPFL à Lausanne en Suisse, on déambule entre sol modelé et voute ondulante, découvrant un continuum spatial dont l'incroyable fluidité des espaces et des parcours offre un sentiment étrange et éminemment physique d'allègement.

Ces lieux font formidablement écho à l'idéal de légèreté qui traverse nos sociétés, à l'aspiration à une connectivité discrète et conviviale, comme un idéal type de l'espace des flux affranchi de la lourdeur de son caractère infrastructurel.

3 - Une spatialité plus consistante et plus poreuse : de l'espace au milieu,

De nombreuses expériences très stimulantes sont proposées par des architectures qui prolongent le travail spatial de l'aventure moderne. Dépassant une plastique trop rigide, elles s'affranchissent de la géométrie minimale qui accompagnait précédemment une relation sujet-objet stricte, pour déployer des systèmes poreux qui interrogent magistralement nos possibilités d'ouverture à l'espace environnant.

L'architecte japonais Toyo Ito travaille dans cette direction. A partir du coup de génie de la médiathèque de Sandaiⁱⁱⁱ, dont la structure a été conçue en référence à des algues flottantes, il définit des bâtiments qui possèdent la consistance de véritables milieux. Le projet qu'il étudie pour l'opéra de Taichun à Taiwan, propose une trame structurelle "en éponge" qui se déploie en continu dans toutes les directions de l'espace, semblant puiser de nouvelles ressources dans les lois de la statique.

Cette continuité de la matière entre sol, parois, voutes, plafond ouvre des canaux nouveaux dans nos capacités de repérage et d'appréciation de l'espace construit. Elle outrepassse l'habituelle géométrie et utilise des modes de liaisons quasi synaptiques, qui nous semblent étonnamment familiers.

4 – Un sens de l'échelle, de la mesure, de la proportion

L'architecture joue depuis son origine avec les échelles et les proportions, autant pour offrir une familiarité dimensionnelle entre corps et lieux que pour s'imposer par la monumentalité. Cette matière dimensionnelle est utilisée aujourd'hui avec toute la puissance et l'habileté technique de notre époque. On rencontre partout des architectures XXL qui s'affichent comme l'étalon assumé de la réussite, où dans les pays émergents comme l'emblème de l'intégration au mode de développement occidental. Cette matière dimensionnelle est magistralement mise en abîme -poétiquement et théoriquement- par Rem Koolhaas, autant dans ses projets que dans son article *Bigness*^{iv}

Cette question de la mesure des choses (ou de leur démesure) est fondamentalement physique. Elle nous met en contact avec les contraintes

structurelles sous-jacentes de l'espace tridimensionnel qui s'appliquent à tous les objets et organismes vivants^v. Mais le savoir-faire architectural peut aussi bien distendre ou au contraire choisir de ménager cette relation de commune de conformation aux diktats structurels de l'espace tridimensionnel^{vi}. Compte tenu de la taille et des proportions fixes de notre corpulence, des sensations de familiarité, d'étrangeté, d'appropriation ou de répulsion peuvent alors émerger selon l'utilisation qui est faite de ces gradients de dimension.

Autant dans ses travaux urbains que dans ces bâtiments, l'architecte français Christian de Portzamparc recherche une « qualité de mesure »^{vii}. Il vise un espacement adéquat entre les choses qui permette autant une civilité des usages qu'une sensualité des expériences.

D'autres créateurs, comme le jeune architecte japonais Sou Fujimoto travaillent sur les paramètres fondateurs de la création architecturale dans une volonté d'appropriation dimensionnelle des lieux. Ses bâtiments proposent des expériences perceptives très riches autour des notions de stabilité/instabilité, d'inclusion/imbrication, de protection/ouverture. Sans conceptualisation trop rigides, mais plutôt à la manière de noces festives avec le monde, ses constructions nous mettent en contact avec les archétypes qui structurent nos inscriptions premières dans l'espace.

5 – Une réception aux gradients de densité et d'intensité

De nombreuses œuvres contemporaines jouent avec "les potentiomètres de l'intensité" dans leur relation aux matières, à la couleur, au mouvement, Jean Nouvel met souvent en œuvre cette émergence de l'étrangeté qui apparaît de l'outrepassement d'un des paramètres sensoriels au détriment de tous les autres. Il joue avec cette hypertrophie d'un percept pour lui conférer le caractère emblématique du lieu.

Son projet pour la Serpentine Gallery à Londres en 2010 est un bâtiment entièrement colorée, une immersion dans le rouge au milieu de la verdure d'Hyde Parc. A Lyon, l'intérieur de l'Opéra de Lyon est une expérience des multiples facettes du noir, (tension entre poids et profondeur, entre obscurité et disparition). Dans le cadre de l'exposition SUISSE 02, il a installé à plusieurs centaines de mètres de la rive du lac de Morat un cube parfait d'acier rouillé qui questionne la masse, la densité, la flotaison.

6 – L'immersion dans un environnement vivant

Alors que dans les pays développés, le taux d'urbanisation est désormais de 75 %, notre quotidien prend place dans le cadre de plus en plus artificiel des

mégapoles. Avoir l'occasion en ville de tisser des liens vivants avec la nature représente un enjeu vital pour des citoyens de plus en plus nombreux. Cette importance est d'ailleurs mise en évidence par les récents travaux en écopsychologie^{viii}. Pour l'architecture moderne, l'œuvre d'Alvar Aalto a été fondatrice de cette attention au vivant des environnements. De nombreuses architectures partagent dorénavant une telle sensibilité, et édifient des situations d'entremêlement particulièrement intéressantes entre constructions humaines et nature. Ces bâtiments recherchent une symbiose entre les cycles de la nature et le fonctionnement des installations humaines tout en cherchant à limiter leur empreinte écologique. Un processus particulièrement intéressant est mis en œuvre par Toyo Ito dans son projet pour le parc Grin Grin dans l'île artificielle de la baie d'Hakata à Fukuoka au Japon.

Dépasant les limites d'un modèle techniciste, nombreuses réalisations revendiquent d'ailleurs une forme de frugalité constructive, une attitude écocentrée, qui fait écho aux travaux d'Edward O Wilson sur la notion de Biophilie^{ix}

7 – Une capacité de symbolisation

Un des aspects les plus étonnants de l'expérience architecturale réside aussi dans l'activité de symbolisation qu'elle permet. L'histoire de l'architecture est d'ailleurs riche de cette appréciation symbolique des lieux, que la post-modernité architecturale avait tenté de redynamiser mais en recourant à des artifices souvent infantiles et à des métaphores peu dynamiques.

Aujourd'hui le fonctionnalisme poussé à son paroxysme et la dématérialisation peuvent dévitaliser cette appropriation symbolique de notre cadre de vie. Pour le dire autrement, il nous semble important que notre environnement concret existe encore comme matière symbolique, mais d'une manière nouvelle, sûrement moins codifiée et moins collective que par le passé^x. A chacun donc individuellement, à partir d'architectures qui s'y prêtent plus ou moins, de rencontrer les accroche-cœurs symboliques qui vont lui permettre d'ouvrir son assise dans le monde à des univers et des présences que la pensée et la logique ne peuvent pas atteindre.

Dans son projet pour la cité scolaire de Manosque située dans le sud de la France, l'architecte Rudy Ricciotti a imaginé de grands préaux ombragés qui desservent les salles de classes, ensèrent les cours de récréation et dessinent les ombres fortes de la lumière méditerranéenne. Ces préaux sont portés par des poteaux-troncs, tantôt arbres, tantôt jambes, tantôt silhouette

presque humaines, qui font vibrer les lieux d'une forte sensualité, voire d'un érotisme.

A partir d'un élément de base de l'architecture, le poteau, s'engage une activité symbolique immédiate et puissante, dépassant le langage de l'intellect branché sur le lieu.

Les réalisations que nous avons présentées ont en commun d'instaurer des relations dynamiques avec notre corps. Elles jouent avec toute la richesse physiologique de notre appareil sensoriel et engagent de manière dynamique notre activité de perception. Elles dévoilent la performance de l'architecture à éveiller notre contact avec les lieux et à nous aider à approfondir et à enrichir notre relation à l'environnement,

Mais à partir de quelles parties de notre corps recevons nous ces bâtiments et ces lieux ? Que peut-on dire des systèmes internes mis en état de réception ?

Dans le classement des théories de la perception, l'approche psychophysique^{xi} admet qu'aux nombreuses variations de notre environnement extérieur on puisse découvrir les organes intérieurs de réception. Et en effet, en immersion dans des œuvres comme celles présentées ici, des impressions nous assaillent de manière "premières", immédiates, précédant toute construction conceptuelle, renforçant notre sentiment d'immersion et notre acuité environnementale.

- Est-ce à partir de la substance dure de notre organisme, à partir de nos os que l'on ressent la densité des matières, le poids des assemblages et des matériaux, de notre masse que l'on ressent la masse ?

- Est-ce en écho avec l'organisation de notre squelette que l'on découvre la structure d'un bâtiment ?

- Est-ce nos muscles déjà engagés dans la proprioception, qui nous permettent de sentir les efforts des constructions (tension compression, dilatation...)

- Est-ce avec les bronches que l'on entre en contact avec la réalité thermique et atmosphérique d'un bâtiment ?

- Notre système cardiovasculaire ne constitue-t'il pas la base à partir de laquelle on perçoit d'infimes pulsations d'un lieu animé, d'un site ?

- N'est-ce pas avec notre système végétatif que l'on reçoit la portance substantielle de notre biotope, avec le vivant de chaque cellule de notre corps que l'on ressent la dynamique du vivant qui nous entoure ?

Y a-t'il une réalité à la dynamique sensorielle de ces différents systèmes dont on pressent qu'il sont en écho avec toutes ces qualités du monde environnant ? De telles hypothèses, qui peuvent apparaître comme de simples correspondances, mettent toutefois en évidence la profondeur de notre ancrage dans les lieux. Physiologiquement, il s'agit bien sûr d'interrogations, mais on trouve nonobstant des échos de telles perceptions dans la littérature (romantique en particulier^{xiii}), dans la critique architecturale, dans les témoignages d'artistes. On retrouve aussi de telles hypothèses dans les écrits des anthropologues, dans le portrait de civilisations qui se basent sur d'autres référentiels, qui développent d'autres capacités de sensations. On aborde aussi de telles questions dans la description des pathologies du désordre sensoriel et perceptif. Mais à regret nous constatons que l'on ne donne que trop rarement une lecture positive des capacités dont nous sommes physiologiquement dotés pour valoriser les relations riches, jubilatoires et "nourrissantes" que nous pouvons entretenir avec nos environnements.

L'ère des environnements où l'émergence d'une nouvelle sensibilité au monde

Les architectures que nous avons partagées (mais seule la visite in situ permettrait l'étalonnage de ces hypothèses), nous ont permis d'observer la très grande acuité de notre assise sensorielle.

Ces œuvres sont exceptionnelles. Nous pouvons les apprécier comme des esthètes, de manière élitiste, au chaud dans le petit monde de l'architecture, mais ce n'est pas notre propos.

Nous voulons plutôt les utiliser comme outils pour réévaluer et affiner notre relation à l'environnement.

En effet, la transformation radicale de notre relation à l'environnement est l'élément le plus déterminant que nous a légué le XX^e siècle. Les cadres antérieurs de cette relation ont volé en éclats : ils ne sont plus de mise aujourd'hui.

- L'accélération des échanges internationaux a ouvert une nouvelle étape de mondialisation, plus intensive et inclusive que toutes les précédentes.
- L'empreinte environnementale d'une population toujours plus nombreuse et plus riche transforme notre regard sur la planète.
- L'émergence de la dimension réelle de la planète, de sa petitesse est devenue palpable du fait de la limitation des matières premières, des dérèglements et des crises qui se succèdent année après année.
- La croissance urbaine nous pousse toujours plus nombreux à vivre en ville, accélérant et amplifiant l'artificialisation des modes de vies.
- Les techniques de déplacement et de communication transforment notre relation à l'espace et à la distance.
- La publicité, les médias, la communication politique déploient des stratégies "présentielles" qui assaillent notre quotidien de citoyens et brouillent notre relation au réel. Un bruit de fond continu sature l'espace public et l'horizon mental de chacun modifiant en chemin notre assise dans le monde.

Ces éléments nous font dire que cette période est à la fois plus intense et plus instable. Le dérèglement climatique nous oblige à penser l'interaction entre le tout et la partie et l'on découvre en regardant la biodiversité s'effondrer qu'il nous faut en permanence considérer la rétroaction

permanente entre ce qui contient et ce qui est dedans. Nous sommes désormais engagés dans une époque réflexive qui nous demande de prendre en compte la double dépendance englobant/englobé et donc d'enrichir non seulement nos connaissances, nos expertises, mais aussi notre relation sensorielle, culturelle, affective, empathique et symbolique à l'environnement.

Autant de challenges qui esquissent les qualités d'un homme environnemental (*homo environmentalis*) et qui ouvre le champ d'une philosophie de l'aménagement adaptée aux enjeux présents.

Esquisse des qualités d'un homme environnemental

N'y t'il pas risque d'eugénisme à vouloir définir un nouveau type d'être humain ? à vouloir améliorer l'homme ? La question doit être posée mais notre propos ne vise pas un tel objet. Le propre de l'homme réside "dans l'auto-amplification de ses capacités cognitives et culturelles, dans sa capacité évolutive à percevoir et à exprimer une infinité de contenu à travers une infinité de situations"^{xiii}.

Nous souhaitons juste utiliser ce terme pour mettre en lumière certaines qualités humaines, laissées en jachère par le modèle matérialiste-techniciste dominant^{xiv}, mais qu'il est pourtant important de réactiver aujourd'hui. Par sa capacité d'enveloppement si particulière, l'architecture nous fait sentir à quels points sont entremêlés conditions internes et conditions extérieures. Elle nous permet de relier la dégradation de nos conditions d'assise terrestre avec des risques d'érosion intérieure. Pour le dire autrement, l'architecture nous permet de sentir à quel point hommes et monde sont liés, nous laissant entrevoir qu'à la dévastation concrète des forêts primaires correspond des risques de déracinement intérieur et de déforestation psychique.^{xv}

Dans son ouvrage *The transformation of man*, l'historien, journaliste et philosophe américain Lewis Mumford^{xvi} a abordé ces questions : il a mis en relation constructions humaines, cités, organisations urbaines et sociales, avec les particularités historiques de la construction intérieure de l'homme. Reprenant son propos, esquissions alors quelques qualités possibles de cet homme environnemental :

1- Nous avons déjà cité Juhani Pallasmaa et son analyse du primat du visuel dans la culture occidentale. Son propos nous encourage à élargir nos

capacités d'ouverture aux environnements. En ce sens les architectures que nous avons partagées fonctionnent comme des champs d'expérimentations. Elles dilatent nos horizons sensoriels et nous donnent accès à une assise physiologique plus vaste. Elles nous laissent entrevoir une qualité plus intime d'engagement dans le monde, avec en chemin la reconnaissance et la valorisation de notre condition incarnée, parce que notre soubassement de chair et d'os est la base de toute perception. S'engage ainsi un possible rééquilibrage de notre relation au monde.

2 - Le philosophe français Maurice Merleau-Ponty a en son temps formidablement mis en valeur le rôle du sensible et du corps dans l'expérience humaine. *“Par notre corps la nature se prolonge en nous”* aimait-il dire. Il travaillait à une *“réhabilitation ontologique du sensible”* afin qu'il puisse dialoguer à part égale avec la prétendue objectivité de la science dont on voit qu'elle n'arrive pas seule à construire un avenir durable. Au fil de son œuvre il nous a invité à reconnaître combien le vécu déborde le connu et à quel point il est important de s'ouvrir à *« une expérience du monde, un contact avec le monde qui précède toute pensée sur le monde ^{xvii} »*. Cet ancrage phénoménologique est indispensable. Toutefois, pour être tout à fait mature, il doit se départir de deux dérives dans la relation qu'il nous aide à construire au monde : l'infantilisation (le monde n'existe qu'autour de moi) et la naturalisation (il n'y a pas d'autre scène que la rencontre physique immédiate que je fais du monde) ^{xviii}. Mais dépassé ces écueils, une phénoménologie pragmatique nous permet de penser toute la signification d'un engagement incarné dans le monde. Elle nous permet de vivre sans peur le corps à corps entre notre corpulence vivante et la matière du monde et ouvre un formidable potentiel de prise de conscience et de recherche sur notre réalité environnementale et écologique.

3 - Ainsi l'homme environnemental peut-il construire une relation moins exclusivement conceptuelle au monde. A côté de l'intelligence rationnelle, logico déductive, existe des intelligences sensorielles, perceptives, symboliques et émotionnelles qui apparaissent aussi absolument nécessaire pour rééquilibrer les excès de la pensée rationalisatrice.

La formule *« Je ressens donc je suis »* ^{xix}, exprime de manière un peu choc cette revendication à une assise plus concrète au monde, à condition toutefois de préserver sa vigilance intellectuelle face aux médias, écrans et outils numériques qui peut modéliser très puissamment notre relation au réel.

4 – Aussi, pour contourner ces risques d'appauvrissement de l'expérience, savourons la formidable adaptation à la planète que constitue le lent

processus d'hominisation que nous avons parcouru. Échelonné sur plus de 120 000 générations, notre parcours phylogénétique n'a cessé de parfaire une adéquation physiologique, génétique, anatomique à l'environnement terrestre.

Ce lent travail de fabrication au contact de l'environnement nous laisse formidablement adapté, en interrelation permanente avec notre géographie terrestre. De cette histoire longue^{xx}, de ces 4 millions d'années d'adaptation réussie, émerge pour chacun un incroyable gisement de jubilation environnementale. Gratuite de surcroît, elle semble hélas avoir déserté la culture des peuples ayant opté pour le progrès tant il sont en permanence mobilisés par une quête permanente de transformation de leur assise dans le monde.

5- L'homme environnemental perçoit donc l'intérêt qu'il y a à affiner ses outils internes de perception, d'expression, de connaissance. C'est l'occasion de bâtir une culture perceptive plus précise, mieux partagée, ancrée pour chacun dans sa biographie environnementale comme un enrichissement et une exigence dans son contact avec nos milieux naturels et urbains. C'est aussi une manière de valoriser notre équipement interne, de s'émerveiller pour la physiologie humaine et de mettre en valeur les capacités d'enrichissement qu'elle permet au contact de dynamiques éducatives et culturelles, et une occasion de se tenir à l'écart des sirènes de l'anthropotechnie^{xxi}.

Esquisse d'une philosophie de l'aménagement

Pour que la mesure des dérèglements contemporains ne soit pas uniquement une prise de conscience sans effet, mais que se transforment aussi nos pratiques d'aménagement, une interpellation philosophique de la notion d'aménagement (comprise ici comme la manière dont les hommes s'installent sur la planète Terre) s'avère nécessaire. Ouvrons donc un premier questionnement dans cette direction.

Si l'on écoute les plus éminents spécialistes, dans nos mégapoles, la réalité physique de notre société ne réside plus tant « ni dans l'enceinte de fortifications de pierre, ni dans les frontières politiques des états mais dans le bourdonnement sans fin des vibrations électromagnétiques »^{xxii}. On observe les hommes, les territoires et les objets techno-industriels s'assembler en de nouveaux biotopes hybrides. Mais comme nous l'avons

déjà mentionné, ce qui devrait apparaître comme une possibilité de libération vis-à-vis des contraintes matérielles produit en chemin une grande détérioration de l'écosystème terrestre, altérant jusqu'au devenir de l'aventure humaine. Cette simultanéité interroge l'énergie, la détermination et la compétence investies dans le remodelage physique de nos manières de vivre. Nous sommes les acteurs et les témoins d'un déferlement de puissance constructive qui rencontre mal la géosphère. L'investissement massif de nos connaissances et de nos énergies dans cette « surconstruction » du monde produit plutôt un technocosme^{xxiii}, un éloignement face aux contraintes réelles de la planète. Malgré les discours qui promettent une réorientation des actuels modes de développement, se maintient une profonde distorsion entre l'assise des établissements humains et les contraintes physiques et environnementales de l'organisation des milieux. L'atmosphère, mais aussi la zoosphère, l'hydrosphère, la biosphère, la lithosphère, bref, toutes les dimensions de notre assise planétaire, sont mobilisées dans ce projet artificiel de technosphère. Ainsi, en dialogue étrange avec cette performance constructive qui prend plutôt, quelle qu'en soit l'échelle, des allures de compétitions sportives (plus grand, plus brillant, plus rapide, plus cher, plus gros, etc.), les grands équilibres de notre système planétaire sont malmenés.

Il faut donc interroger l'engouement pour la transformation, comme si un sophisme artificialisant légitimait de facto cette course vers une destruction/recréation accélérée de nos conditions d'assise planétaire, et ce au-delà de toute évaluation du caractère peut être idéologique et surement hasardeux de telles représentations.

Réfléchissant à la construction d'une vision écologique du monde, Edouard Goldsmith^{xxiv} a confronté éthique naturaliste et éthique artificialiste, fondées chacune selon lui sur différentes manières de légitimer ce que l'on doit faire selon que l'on parte de ce qui « est » ou de ce qui « n'est pas ». Pendant des milliers d'années, la vision du monde des premières sociétés vernaculaires était basée sur la croyance que le monde vivant, ou écosphère constituait la source originelle de tous les bienfaits et de toutes les richesses et qu'il dispensait ces bienfaits à condition de préserver son ordre spécifique. Un tel principe est évidemment réfuté par la morale artificialiste qui se représente la modernité comme le passage de ce qui « est » à ce que l'on « doit faire » et donc comme la nécessaire construction d'un échafaudage civilisationnel qui se substitue progressivement au monde naturel. Aux quatre milliards

d'années d'évolution terrestre, se substitue la nouvelle évolutivité d'un monde en transformation permanente et accélérée.

Une telle éthique artificialiste promotionne puis entérine la mise en chantier de conditions d'environnement radicalement nouvelles. Elle établit une admonestation généralisée à nous adapter à ce projet collectif de destruction/recréation permanente que la science, la technologie et l'industrie travaille sans relâche à créer pour nous, même s'il faut, pour cela, nous comporter d'une manière dissonante au regard de ce que notre histoire ancestrale et la nature nous ont légué. Légitimer a priori ce qui « devrait être » à partir de ce qui « n'est pas » plutôt qu'à partir de ce qui « est », constitue une orientation utopiste dont Françoise Choay a montré^{xxv} combien elle domine les théories de l'architecture puis de l'urbanisme depuis la Renaissance. L'éthique « éco-centrée », qui argumente en faveur de la préservation du substrat naturel comme accompagnement de l'amélioration des hommes, s'inscrit alors à l'opposé de cette aspiration utopiste/créationniste.

Architectes, urbanistes, nous sommes donc éminemment conviés à penser et à mettre en œuvre une nouvelle philosophie de l'aménagement, fondée sur un autre rapport à la nature et qui, pour reprendre les propos de l'anthropologue français Philippe Descola^{xxvi}, « s'inscrive dans une éthique écocentrée comme fondement philosophique solide pour s'engager dans une coexistence moins conflictuelle entre humains et non-humains, et tenter d'enrayer les effets dévastateurs de notre insouciance et de notre voracité sur un environnement global dont nous sommes au premier chef responsables, puisque nos moyens d'agir sur lui sont sans commune mesure avec ceux des autres acteurs de la communauté terrestre »

Sur l'architecture

Je voudrais terminer en revenant à l'architecture et au caractère précieux de son apport dans l'époque de crises qui nous traversons.

- Par ces œuvres les plus réussies, elle offre en un même lieu une parfaite adéquation aux besoins contemporains et une persistance de l'archaïque dans la modernité.
- Elle nous propose un ancrage renforcé dans le sensoriel et le perceptif, nous permettant d'affiner conscience sensitive et culture perceptive.
- Elle regroupe, ordonne, rend disponible des savoirs de placement, de position et de situation qui ouvrent au delà des aspects strictement fonctionnels, des capacités d'appropriation et une malléabilité symbolique au contact des lieux.
- Elle permet des occasions d'émerveillement et le plaisir de moments de vie à l'échelle de son corps.
- Elle donne de la consistance culturelle à nos manières d'être en relation avec les lieux et met en place publique et donc en débat, notre relation sensible à l'environnement.
- Pour finir je dirais qu'elle offre une réalité augmentée. La quête de la réalité augmentée (qui superpose au réel des contenus non perceptibles et non physiquement co-présents) ne doit pas rester l'apanage des nouvelles technologies numériques. Sur une base intensément physique, hébergeant et magnifiant la dimension concrète de notre condition humaine l'architecture offre aussi une réalité augmentée. Elle propose des myriades d'expériences, des expériences libres de droit, ouvertes à tous, indépendantes des langues et des niveaux de vies, et qui de plus mettent en jeu culturellement et anthropologiquement notre rapport aux éléments, à la nature, au monde, aux autres.

Xavier Bonnaud

architecte - agence MESOSTUDIO, docteur en urbanisme, professeur d'architecture à l'ENSA de Clermont-Ferrand, directeur adjoint du GERPHAU (Groupe d'Etude et de recherche Philosophie Architecture, Urbanisme), LAVUE UMR 7218)

NOTES

ⁱ On trouve ce terme de concrétude dans le superbe petit ouvrage de Georges Perec, intitulé *Espèces d'espaces*,

ⁱⁱ *Atmosphere*, Birkäuser, 2007 and *Penser l'architecture*, Birkäuser, 2008

ⁱⁱⁱ Médiathèque de Sandai, 2002,

^{iv} *S M L XL*, Taschen, 1998

^v D'Arcy Thomson, *Forme et croissance*, Seuil, 1994, and Peter S Stevens, *Les formes dans la nature*, Seuil, 1978

^{vi} Xavier Bonnaud, "De la Nature physique de notre environnement et de quelques réflexions qui en émergent", in *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, éditions La découverte, 2010

^{vii} Christian de Porzamparc, *Architecture, Figure du monde, Figure du temps*, Fayard, 2006

^{viii} Les travaux de l'écopsychologie apportent de nouveaux éléments à l'appréciation des relations entre environnement et équilibre psychique. Voir entre autres : Théodore Roszak, *The voice of the Earth : an exploration of ecopsychology*, Touchstone editon, New York, 1992, l'ouvrage collectif, Mary E Gomes, Allen D.Kaner, Théodore Roszak, *Ecopsychology : restoring the Earth, Healing the mind*, Sierra Club Book, san Francisco, 1995, et la revue électronique publiée au Etats-Unis , *Ecopsychology*, www.liebertpub.com/products/prlist.aspx?pid=300

^{ix} Biophilia *The Human Bond With Other Species*, Harvard University Press, 1984,

^x voir à ce Propos les pages éclairantes de Rudolph Arnheim dans *The Dynamics of Architectural Form*, University of California Press, 1977

^{xi} James J. Gibson, psychologue américain. *The Senses considered as perceptual Systems*. Boston: Houghton Mifflin, 1966, and *The ecological approach to Visual Perception*. Boston, Houghton Mifflin, 1979

^{xii} en particulier la formidable nouvelle, *Lenz*, de Karl Georg Büchner (1813 – 1837), Poète et essayiste allemand.

^{xiii} Axel Kahn, *L'homme, ce roseau pensant, essai sur les racines de la nature humaine*, Nil éditions, 2007

^{xiv} Nous faisons ici référence aux travaux du philosophe Belge Gilbert Hottois, et en particulier, *Philosophies des sciences, philosophies des techniques*, Odile Jacob, 2004

^{xv} Robert Harrisson, *Forêts, essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1994

^{xvi} Lewis Mumford, *The transformation of man*, Peter Smith Publisher, 1978

^{xvii} Sens et non-sens, Gallimard

^{xviii} Voir le dialogue qu'entretiennent à ce sujet Alain Berthoz et Jean-Luc Petit dans l'ouvrage *Phénoménologie et physiologie de l'action*, éditions Odile Jacob, 2006

^{xix} que j'emprunte à l'introduction de l'ouvrage de l'anthropologue David Le Breton et à son exploration des sens comme pensée du monde. *La saveur du monde, Une anthropologie des sens*, Editions Métailié, 2006

-
- ^{xx} En référence aux travaux du philosophe Michel Serres, et plus spécialement, *Hominescence*, édition Le Pommier, 2001
- ^{xxi} *Naissance de l'anthropotechnie*, Jérôme Goffette, éditions philosophiques Vrin, 2006
- ^{xxii} William J. Mitchell, *ME ++, the cyborg self and the networked city*, MIT press, 2003,
- ^{xxiii} Xavier Bonnaud, *De la ville au technocosme*, éditions de l'Atalante, Nantes, 2006
- ^{xxiv} Edouard Goldsmith, *Le défi du XXI siècle, une vision écologique du monde*, éditions du Rocher, 1994
- ^{xxv} Voir en ce sens Françoise Choay, *La règle et le modèle*, Seuil, 1996, et la réflexion qu'elle ouvre sur l'histoire des théories de l'architecture et de l'urbanisme à partir de l'impact de ce texte fondateur que constitue à ses yeux, *l'Utopie* de Thomas More.
- ^{xxvi} Philippe Descola, titulaire de la chaire d'anthropologie de la nature au collège de France, auteur de l'ouvrage *Par delà nature et culture*, éditions Gallimard, 2005.

REFERENCES DES PROJETS PRESENTES

Un sens de la concrétude

Peter Zumthor, LA Chapelle Saint-Nicolas de Flue, Wachendorf
Edouardo Souto de Moura, *Maison à Mashosintos*, Portugal
Martin Rauch, *Maison en terre*, 2008, Schlins, Autriche
Anna Heringer et Eike Roswag, *Ecole à Rudrapur, Bengladesh*, 2005
Marcel Meili, Ecole des Techniciens du bois, Bienne, Suisse, 2002
Sou Fujimoto, *Maison en bois à Kumamoto*, 2008, Japon,

Un sens de la mesure

Sou Fujimoto, *Maison à Oita*, 2008, Japon,
Christian de Porzamparc, Ilot ouvert, rue de Paris, 1984
Christian de Porzamparc, Ilot ouvert, Almere, Hollande, 2005 et Montpellier, France, 2002
Christian de Porzamparc, *Philharmonie de Luxembourg*, 2004
Rem Koolhaas, Porto, Seattle, Pékin

Une sensation atmosphérique

Sanaa, *Civic Center*, Onishi, 2005, Japon
Sanaa, *Learning center de l'EPFL*, Lausanne, Suisse, 2010

Une spatialité à la fois plus consistante et plus poreuse

Toyo Ito, Médiathèque de Sandaï, 2002
Toyo Ito, Opéra Metropolitania de Taichung, Taiwan, concours 2005

Une réception aux gradients de densité et d'intensité

Jean Nouvel, Expo SUISSE 2002, Lac de Morat, Suisse, Opéra de Lyon, 1992 et
Serpentine Galery, Londres, 2010
Raphael Moneo, Hôtel de ville de Murcia, Espagne, 1998
Fournier-Maccagnan, Ecole des Infirmière, Prilly, Suisse, 2008

L'immersion dans un environnement vivant

Geninasca et Delafortrie, *Passerelle sur l'Areuse*, Boudry, Suisse, 2002
Agence JSA, *Hôtel à Validal Norvège*, 2005
Carl Viggo Holmebakk, *plateforme d'observation, Sohlbergplassen, Norvège*, 2007
Atelier 5, *Thalmatt*, Berne, Suisse, 1974
Toyo Ito, *Parc Grin Grin, Ile Artificielle*, Fukoaka, Japon

Une capacité de symbolisation

Rudy Ricciotti, *Cité scolaire, Manosque*, 2010